

A Siméon

*Le plus grand mal, à part l'injustice, serait que l'auteur
ne paie pas la peine de sa faute*

Platon

A l'ombre du Salève

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à
Valérie Caboussat, Yves Paudex et Gérard Raedler pour leur
contribution respective à la réalisation de cet ouvrage.

Michel Turk

A l'ombre du Salève

Crime et drogue



ÉDITIONS
CABÉDITA
2014

AVERTISSEMENT

Les personnages du roman sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Si toutefois des délinquants ou des criminels se reconnaissaient, cela ne lui poserait pas de problèmes. Toutes autres ressemblances sont purement fortuites.

Couverture: Photo Jean-Claude Beucher

© 2014. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-716-0

Premier chapitre

Le temps était gris. Depuis l'aube, Fatima s'activait à ranger son appartement et à étendre la lessive qu'elle avait fait tourner dès sept heures du matin. Ce n'était pas là son habitude. Elle savait bien que le bruit du tambour au moment de l'essorage pouvait déranger ses voisins. Elle était seule ce matin-là, son mari et ses enfants au travail ou en vadrouille. Le mercredi, c'était jour de visite à la maison d'arrêt. Pour s'y rendre, Fatima devait prendre le train et, de la gare d'arrivée, elle n'avait que deux possibilités, soit y aller à pied, soit prendre un taxi. Là, en fin de mois, elle n'avait plus le choix. Elle allait devoir faire le trajet à pied. Tout en réfléchissant au programme chargé de sa journée, elle déplorait que les maisons d'arrêt soient toujours construites en dehors des villes, ce qui n'était pas pratique pour les visiteurs. Momo, le frère aîné de Sofiane, aurait pu la conduire mais il lui avait dit que sa voiture était en panne ou quelque chose comme ça. Elle s'était donc résolue à prendre le train et espérait que quelqu'un s'arrêtât pour l'emmener le long de l'interminable route qui menait à la prison. L'établissement pénitentiaire était situé dans un espace défriché à proximité d'un bois et en bordure de l'Arve. Des immeubles avaient poussé comme des champignons à proximité. Même s'il fallait marcher, elle ne manquerait pas son rendez-vous bimensuel avec Sofiane. On reprochait au petit des choses qu'il n'avait pas pu commettre. Fatima ne comprenait pas bien pourquoi on avait incarcéré son

fil. Elle avait un bon mari qui avait toujours travaillé, durement même. Il lui avait fait six enfants, deux garçons et quatre filles. Il les avait élevés comme il se devait. Dans le respect de la religion et des valeurs du pays. Lui-même avait courbé l'échine pour assurer un avenir meilleur. Il s'était en quelque sorte sacrifié. Elle, de son côté, s'estimait plutôt heureuse jusqu'à ces dernières années. Sa fille aînée, Mounira, avait bien travaillé à l'école, si bien qu'elle avait réussi son baccalauréat. Elle avait essayé de rentrer à l'école d'infirmières mais ça n'avait pas marché. Elle était devenue aide-soignante et gagnait bien sa vie, même si ce n'était pas le Pérou. Son mari était enseignant. Mounira était maman depuis six mois, elle allait sur ses 31 ans, ce n'était pas trop tôt pour faire un enfant. Qu'est-ce qu'il était beau ce petit ! Il avait le teint de sa maman et ses cheveux noirs bouclés mais les traits de son papa qui est Français. Il se prénommaient Fred. Et il faut bien dire que l'histoire de Fred et de Mounira avait été bien compliquée. Fatima y songeait par moments. Elle déplorait de ne plus voir sa fille très souvent. Ce qui la peinait davantage, c'était de ne pas pouvoir s'occuper davantage de son petit-fils. Elle se faisait une raison en se disant que Mounira était heureuse ainsi. De toute façon, elle le méritait. Meriem, elle, avait 29 ans. Elle aussi avait épousé un Français. Elle avait la garde de ses deux enfants. Cela faisait quatre ans qu'elle était divorcée. Meriem venait de temps en temps à la maison avec ses deux filles. En tout cas, Fatima la croisait fréquemment car elle travaillait comme caissière à l'Intermarché. Avec Momo, Fatima avait également eu de la chance. Pourtant cela n'avait pas toujours été facile avec lui. En effet, ce fils avait fait beaucoup de bêtises au cours de son adolescence. Son père avait beau le frapper chaque fois qu'il était convoqué devant le juge des enfants, rien n'y faisait. Il restait insensible aux coups de ceinture et dès qu'il se rebiffait, son père lui en assénait avec une vigueur redoublée. Fatima pen-

sait alors que Momo avait de mauvaises fréquentations et que c'était pour cette raison qu'il était si dur. Un éducateur s'était bien occupé de lui et Momo était revenu dans le droit chemin. Là, il était momentanément au chômage mais dès qu'une boîte de travail par intérim lui proposerait une place, il s'engagerait. Momo vit encore à la maison et les discussions entre lui et son père, bien que rares, sont souvent houleuses. Ils ne voient pas les choses de la même façon. Momo n'est pas croyant. Il ne comprend pas la nécessité de respecter le Coran. A la maison, il ne boit jamais d'alcool ; en revanche, il lui était arrivé de rentrer ivre, ce que son père ne supportait pas. Fatima pensait avoir moins de chance avec ses filles Nadira et Samira. Elles sont extrêmement dures, plus que Momo ne l'avait été. Elles voulaient absolument les mêmes choses que leurs copines de la ville. S'habiller comme elles, sortir, s'amuser. D'ailleurs, elles ne pensent qu'à ça. Sofiane a 20 ans. Il est le plus gentil. Mais il s'est fait arrêter et on l'accuse d'avoir vendu de la drogue. Dans le quartier, il se disait même que c'était un gros dealer. Fatima n'arrivait pas à le croire. Dans l'appartement elle n'avait jamais vu de drogue. Son père l'aurait tué.

A 11 h, Fatima fut prête à partir. Elle mit un foulard sur sa tête et quitta son appartement. Fatima était devenue insensible à l'odeur fétide, mélange d'urine de chat et de produit de nettoyage qui emplissait la cage d'escalier, plus particulièrement dans les étages du haut. Il y en a huit dans la tour. Fatima et les siens habitaient au sixième. L'appartement est spacieux, cinq pièces outre la cuisine. Ils y avaient emménagé il y a près de vingt ans, même un peu plus puisque Sofiane marchait à peine. A l'époque c'était une aubaine. Fatima était enceinte de Nadira et l'assistante sociale du quartier où ils occupaient un deux-pièces cuisine exigü s'était démenée auprès des HLM pour obtenir ce

logement. Non seulement il était grand, mais l'immeuble était neuf. Les six tours qui avaient été construites avaient alors belle allure. Très rapidement, un Intermarché avait ouvert ses portes à proximité, ce qui était bien pratique. La nouvelle cité était en effet excentrée et rares étaient les femmes qui pouvaient disposer d'une voiture. Avec la construction de l'Intermarché, c'en était terminé des lourds cabas qu'il fallait porter des commerces du centre-ville jusqu'à la cité. Au début, c'était vraiment très bien. Une école maternelle avait été édifiée rapidement et tous les nouveaux habitants, dont beaucoup de familles nombreuses, étaient ravis de s'être fait attribuer un logement ici. Une aire de jeux et un immense bac à sable au milieu des six tours accueillait la multitude de gamins. Les enfants ne restaient jamais sans surveillance, il y avait toujours une maman pour veiller sur eux. Le nouveau commissariat avait également été bâti dans cette zone de développement urbain. Les policiers venaient alors assez souvent dans le quartier en voiture mais ne s'y attardaient que très rarement. Ils ne descendaient presque jamais de leur véhicule. Aujourd'hui, c'est rare de voir la police mais quand elle vient, ça se passe toujours mal.

Ce mercredi-là, Fatima devait être à la maison d'arrêt à 14 h. C'était l'heure prévue pour le parloir et à la prison on ne tolérait aucun retard. Son train partait à midi dix, et il lui fallait trente-cinq minutes pour se rendre à la gare. Elle était donc dans les temps pour prendre son billet aller retour. N'ayant pas de carte de crédit, elle devait le prendre au guichet, le distributeur ne fonctionnant qu'avec carte. Et parfois, il y avait la queue pour le train de midi dix. Fatima tourna la clé de son appartement, appuya sur le bouton de l'ascenseur qui n'arrivait pas. Elle descendit les étages à pied et vit au quatrième qu'un technicien le réparait ou effectuait des opérations d'entretien. C'était fréquent. Il y

avait eu un accident deux mois auparavant, l'ascenseur ne s'était pas arrêté au niveau du palier et une dame âgée était tombée en sortant de la cage. Elle n'avait pas fait attention à la marche entre l'ascenseur et le palier. Fatima passa devant le technicien sans le saluer alors même qu'il lui avait adressé un gentil bonjour. Elle était trop préoccupée. Elle fila à la gare et prit son billet au prix de 10 euros 20. Le train en avait pour quarante minutes et elle savait qu'elle mettrait encore près de quarante-cinq minutes pour aller de la gare à la prison. Elle était décidée cette fois-ci à demander des explications à Sofiane. Elle voulait qu'il lui dise franchement ce qui s'était passé. Sa sœur Mounira qui était passée à la maison l'autre jour, en coup de vent comme à son habitude, avait lancé à la cantonade que Sofiane n'était qu'un petit con qui ne voulait rien foutre comme tous les merdeux de la cité qui trafiquaient des stup. Son père était resté silencieux, pensif, mais ses petites sœurs avaient réagi en lui demandant de se mêler de ce qui la regarde. Elle était repartie fâchée, reprochant à ses parents d'être trop laxistes avec les plus jeunes.

Fatima arriva à la prison à 13 h 45. Le temps de passer au contrôle et elle verrait son fils. Le contrôle des visiteurs obéissait à un rituel que Fatima subissait sans rechigner. Passage dans le portillon détecteur de métaux, fouille du sac à main. Ce qu'elle ne supportait pas en revanche, c'était le regard dédaigneux de certains surveillants. Comme si elle devait se reprocher quelque chose, comme si elle était coupable d'avoir un fils ici. Et de fait, elle se sentait effectivement coupable. Mounira avait peut-être raison, l'autre jour, quand elle était partie en claquant la porte. Le mari de Fatima avait 53 ans et elle-même 49 ans, et à leur âge, ils n'avaient plus envie d'être toujours derrière les gamins. D'ailleurs, ils étaient grands. Fatima se souvint qu'à l'âge de ses plus jeunes filles elle travaillait dur en Algérie et n'avait pas

l'occasion de s'amuser. Et puis avait-elle seulement cherché un jour à s'amuser? C'est en se posant cette question qu'elle se sentit troublée, au point de penser que les jeunes avaient, qui sait, raison. Elle ne savait plus, Fatima, ce qu'il fallait croire. Le regard qu'elle portait sur sa vie était alors bien triste. Aussi triste que cette allée bordée d'immeubles qui conduisait à la maison d'arrêt, coincée entre les rivières Arve et Borne. Avec le développement urbain, la prison n'était pas isolée du reste du monde. Elle ne jurait d'ailleurs pas au milieu des immeubles voisins construits sensiblement à la même époque. D'autres enfants de la cité étaient incarcérés ici. Fatima aurait ainsi pu faire la route avec leurs parents pour économiser un trajet en train. Mais elle n'arrivait pas à se résoudre à l'idée que son fils était de la même engeance que les trublions de la cité qui cassent, volent, violent ou violentent.

Pourquoi donc ce surveillant l'avait-il toisée avec un tel mépris? Était-ce en raison de son accoutrement? Elle aurait bien voulu mieux se vêtir, mais la famille s'était appauvrie depuis que les gamins avaient atteint l'âge adulte. Les allocations familiales manquaient et quatre des enfants étaient toujours plus ou moins à charge. L'avait-il mal considérée parce qu'elle était grosse et que marcher comme elle venait de le faire la faisait transpirer? En tout cas, elle prit ce regard pour une insulte et elle se rebiffa à sa manière. Elle se tint droite et jeta un coup d'œil sévère sur cet homme. Elle réagit immédiatement avec son ventre de mère en pensant à ce que son fils devait endurer dans cet univers. Elle en oublia l'essentiel, obtenir des explications de la part de Sofiane. Une sonnerie retentit annonçant la fin des entretiens aux parloirs de la précédente tranche horaire. Dix personnes cédèrent la place à dix autres. Rien ne se lisait sur les visages de celles qui sortaient. Fatima observa ces figures inexpressives en tentant de

deviner qui se cachait derrière. Un père, une jeune concubine vêtue comme une fille de mauvaise vie, une épouse éplorée, une mère, un ami ou un frère? Quelqu'un de proche en tout état de cause car il fallait beaucoup d'amour pour venir jusqu'en ce lieu. D'ailleurs, coupables ou pas, les hommes derrière ces murs n'avaient-ils pas autant que tout autre, sinon davantage, besoin d'amour?

Quand Fatima entra dans la cabine, Sofiane était assis sur une banquette scellée et arbora un large sourire.

– Ça va, mam?

– Oui, et toi? Oh mon fils Sofiane, comment tu te sens? Ce n'est pas trop dur?

– Ça va. Je passe devant la juge la semaine prochaine. Tu as payé mon bavard?

– Qui?

– Mon avocat. J'ai choisi celui-là parce qu'il est bon, il me sortira de là.

– Momo a été le voir. Il demande une provision de 1000 euro. Où veux-tu qu'on trouve cet argent? On n'a pas autant. Et en ce moment, Momo est au chômage.

– Mam, fais quelque chose. Ce maître, c'est le meilleur. Ici, tout le monde le dit. Il s'occupe bien des détenus et il vient souvent à la taule. Les commis d'office, ils ne se déplacent pas. La juge, elle les écoute pas.

– Je voudrais bien, mon petit. Mais on ne peut pas trouver autant d'argent.

– Tu veux que je finisse mes jours en prison? Hein, c'est ça que tu veux? lança Sofiane, subitement agressif, en fixant d'un regard d'acier sa mère qui baissa le sien.

– Oh non! Ne dis pas cela, Sofiane. On est tous malheureux, répliqua Fatima sur un ton désespéré.

– Arrête de te lamenter ! Si tu veux rien faire, je rentre dans ma cellule, menaça Sofiane en faisant mine de se lever.

– Non, reste, ne t'en va pas. Je demanderai à ta sœur aînée. Elle acceptera peut-être de m'avancer un peu de la somme.

– Va plutôt voir la fouine, tu sais le grand black qui habite dans l'autre immeuble. Il s'appelle Ahmed et il me doit de l'oseille.

– Mais comment te doit-il de l'argent ? On le connaît pas. Tu m'avais dit que tu étais innocent. C'est quoi, cet argent ?

– Cherche pas, mam ! Il me doit du fric, c'est tout.

Sofiane poursuivit à voix basse pour ne pas être entendu par un gardien :

– Tiens, j'ai pensé que tu devrais m'apporter un téléphone portable la semaine prochaine.

– Mais c'est interdit, non ?

– Tu sais, mam, je m'ennuie beaucoup dans cette prison. J'ai pas de copains. Comme ça, je pourrais téléphoner à la maison. Ça t'éviterait de faire le trajet. Tu vois ?

– Je vais voir mais tout ça me fait peur. Je vais demander à Momo s'il veut te prêter le sien. Il te l'amènera.

– Non, non. Surtout pas lui. Tu demandes à la frangine et c'est toi qui me l'amènes. Tu comprends, toi, personne d'autre.

Fatima changea de sujet. Bien sûr, elle voulait bien venir en aide à Sofiane. Mais là quelque chose lui disait que son fils mentait. Elle savait désormais qu'il était coupable. Il n'était plus nécessaire d'avoir une conversation sur ce point. Elle eut un long soupir et se reprit :

– Comment passes-tu tes journées, dis-moi ?

– Hier soir, on a regardé le foot à la télé. L'OM contre Bucarest en ligue des champions. C'était dur, mais ils ont quand même gagné. Avec cet enculé d'arbitre, ils ont pris un penalty. Je te garantis, du cinoche qu'il a fait le Roumain. Il s'est roulé par

terre comme une tantouse et l'arbitre, il a sifflé. Y avait un de ces ramdams dans la prison. Même les matons, ils ont gueulé. Après, on leur a montré, à ces pédales, comment on joue au foot. Super. Extra. Pas de la daube.

– C'est bien, Sofiane, mais tu sais, je ne connais rien au football. C'est bien d'avoir la télévision, tu as de la chance pour ça.

– La télé, elle marche tout le temps jusqu'à l'extinction des feux. Et on est sept en cellule pour quatre places. On était six jusqu'à la semaine dernière. Vendredi, il est arrivé un gars qui a violé une meuf. Je te dis pas, on lui a fait comprendre que ça se fait pas chez nous. Il dit qu'il est innocent mais ça se voit sur sa tête qu'il ment. Mais franchement, mam, il y a un juge complètement cinglé au tribunal. Il connaît que la prison. T'as même pas le temps de dire quelque chose.

– Et le reste du temps, qu'est-ce que tu fais ?

– A la promenade, on se marre bien. Et je fais du sport.

– Il y a une école dans l'établissement ? Du travail ?

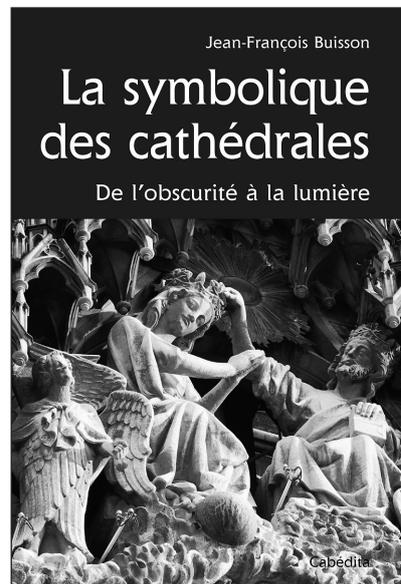
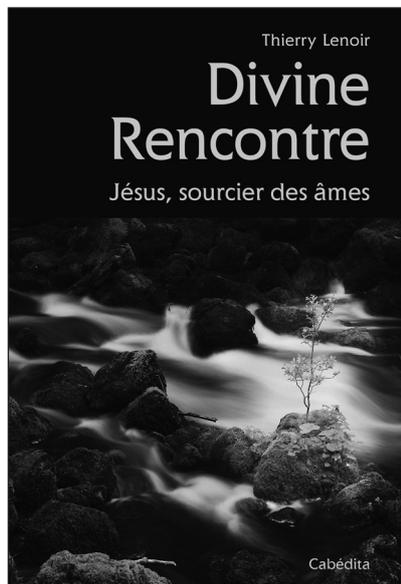
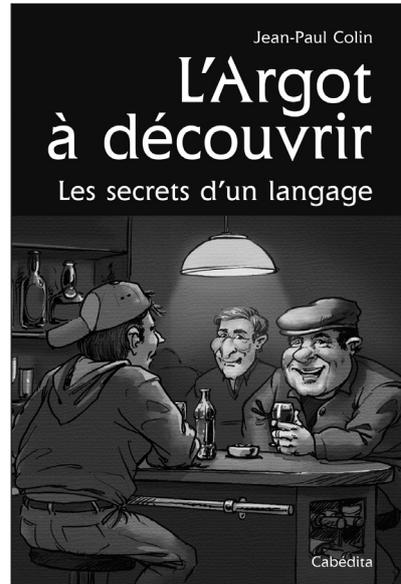
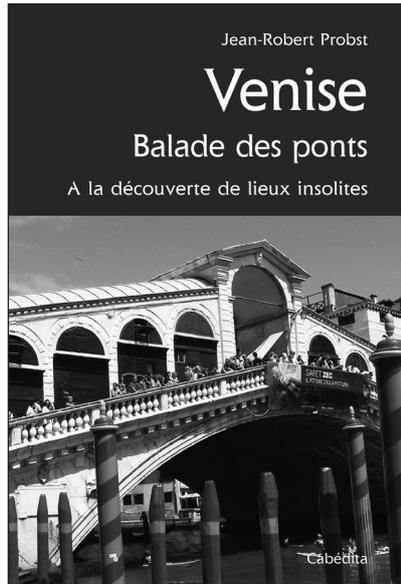
– Ouais. A l'école, y a que des enfoirés. Des lèche-cul qui veulent se faire bien voir par les matons. Et du boulot, y en a que pour les mecs qui dénoncent tout. Comment on dit déjà ? Oui, ça me revient, les délateurs. Tu vois ? Au fait, comment vont mes petites sœurs ?

– Ça va, ça va.

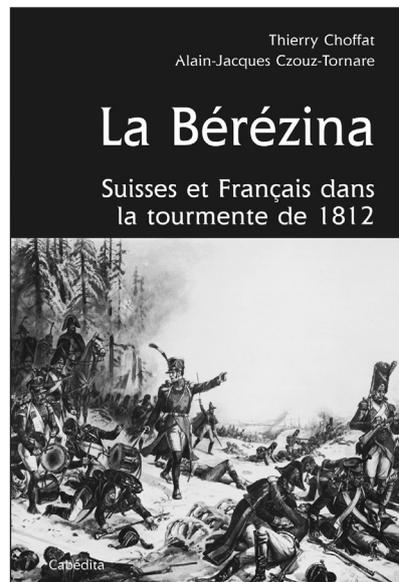
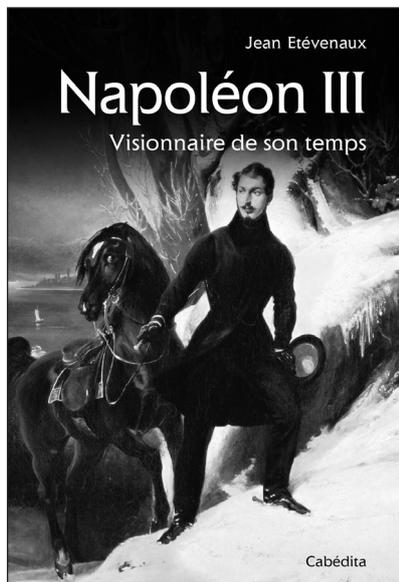
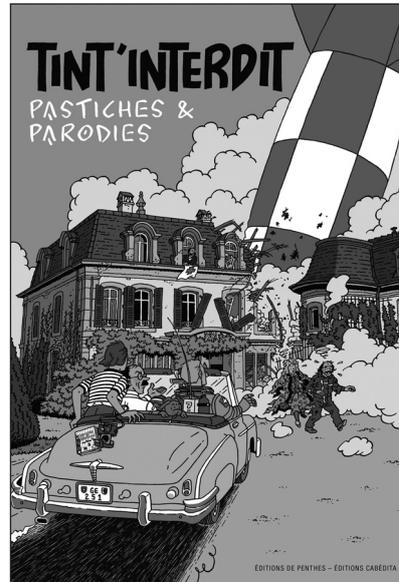
– Ah, j'oubliais. Même si ça marche pas pour M^e Grofy, tu peux m'envoyer un petit mandat en début de mois pour mon pécule. Tu sais, la bouffe, elle est dégueulasse, c'est pour me payer des trucs à manger. Tu vois ?

La conversation se poursuivait encore un peu entre le fils et sa mère. Sofiane parlait tandis que Fatima s'était tue, progressivement, comme si le temps passé au parloir avait duré une éternité, comme si Fatima avait déjà quitté la prison pour rester enfin

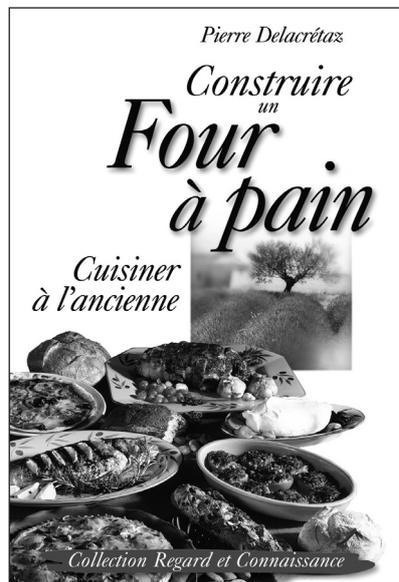
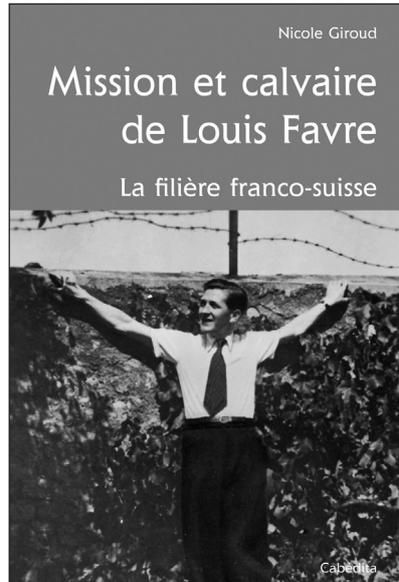
Même éditeur



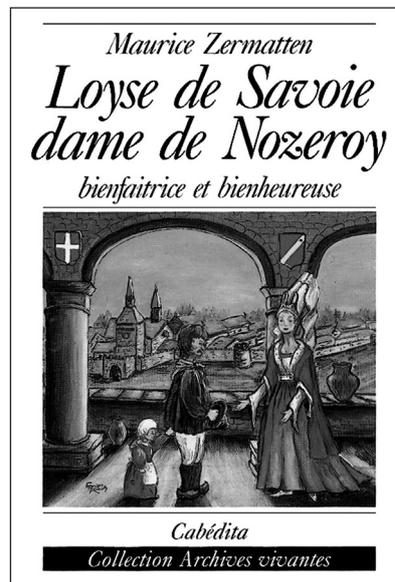
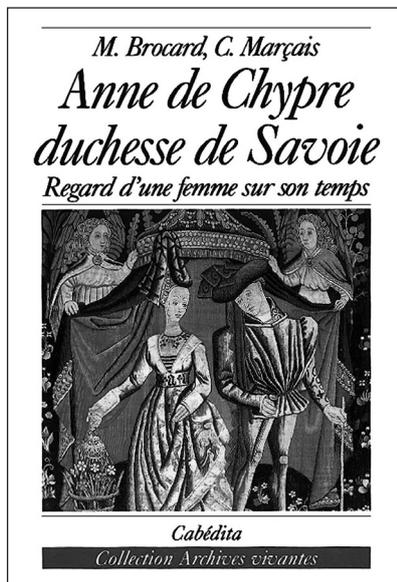
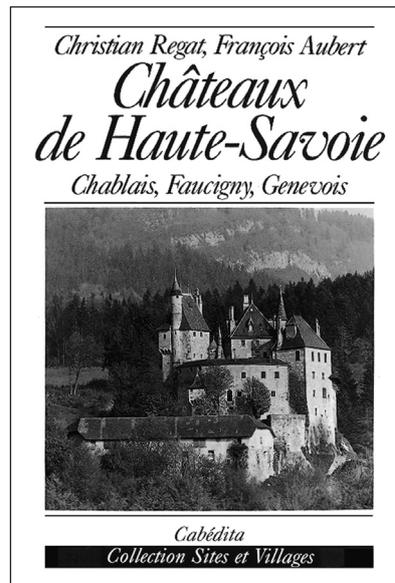
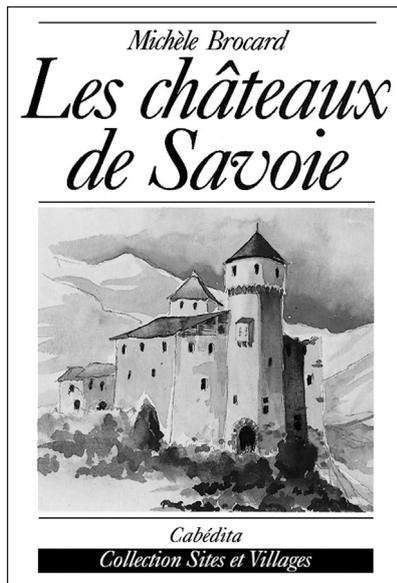
Même éditeur



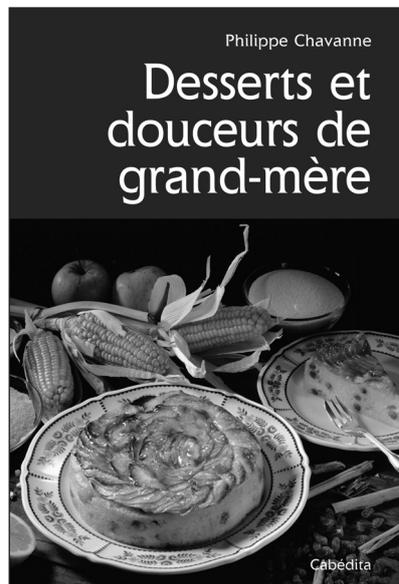
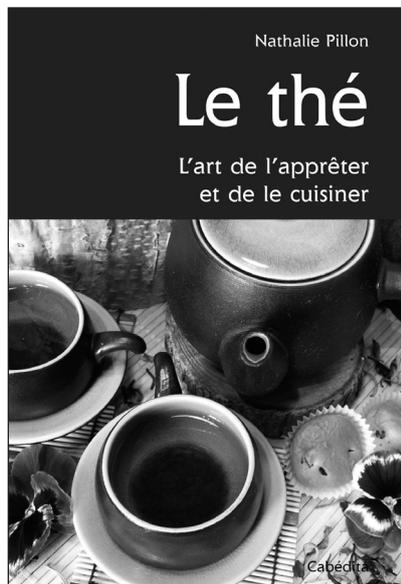
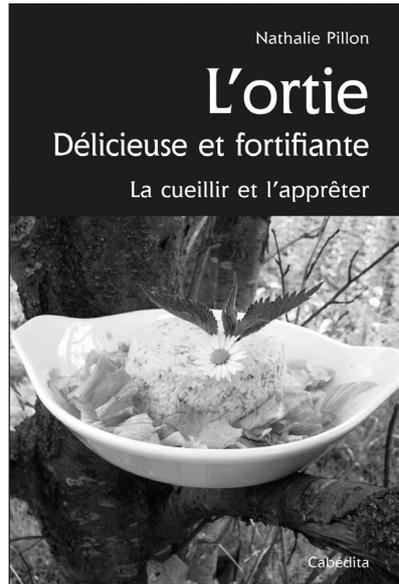
Même éditeur



Même éditeur



Même éditeur



*Achevé d'imprimer
le vingt-sept octobre deux mille quatorze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière.*

Mise en pages : Pierre Maleszewski - PAO graphique

Correctrices : Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à :

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch
Téléphone
0041(0)21 809 91 00

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse